

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 20 (1882)  
**Heft:** 28

**Artikel:** Problème  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-187063>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

A l'âge de onze ans, j'étais un parfait échantillon de ces petites têtes méridionales volcanisées par le soleil et le mistral; ainsi je voulais devenir Jeanne d'Arc et sauver la France, qui, heureusement n'en avait nul besoin; en attendant je faisais de la versification avec mon frère aîné, afin de donner à mon pays le grand poème épique qui fait défaut à sa littérature, si riche pourtant, et je recevais les hommages d'un collégien de treize ans, appelé Théodore, doué de l'imagination la plus exaltée qu'on pût voir et ayant les idées les plus bizarres qui soient jamais écloses à l'ombre d'un collège.

Nous nous étions rencontrés chez une amie de ma mère le jour de l'an: restés seuls une partie de la journée, à cause des nombreuses visites, nous avions commencé à causer de nos poésies, à nous les réciter, et elles nous avaient paru mutuellement de purs chefs-d'œuvre. De là à nos projets d'avenir, il n'y avait qu'un pas: en nous quittant, nous nous révélions qu'une sympathie irrésistible nous entraînait l'un vers l'autre.

La jeune cervelle de Théodore avait pris feu immédiatement, et le lendemain il m'envoyait une déclaration d'amour palpitante dans sa plus belle prose.

Combien cette lettre me parut touchante et merveilleuse; que d'étoiles, de fleurs, d'enfantillages, de promesses, de serments! J'en eus plusieurs nuits d'insomnie et une fiévreuse impatience de grandir, de vieillir vite pour réaliser les rêves lumineux qui hantaient mon imagination surexcitée au plus haut point.

A onze ans, inspirer une telle affection me rendait bien fière, et quel sujet intéressant de causeries avec mon amie intime.

Chaque jour mon frère ou une de mes compagnes m'apportait une nouvelle preuve de la vive tendresse de Théodore: des fleurs symboliques, des vers, des livres, des médailles, etc.

Huit jours avant notre première communion, il songea à me donner un souvenir plus remarquable que tous les autres; s'il avait eu de l'or, il m'aurait envoyé des bijoux, des pierres précieuses, mais ne pouvant s'en procurer, il lui vint l'idée inouïe de me faire parvenir, le plus mystérieusement possible, avec l'épître la plus passionnée, la plus comique, la plus curieuse, quoi?... les boutons de sa tunique neuve!! Quel saisissement fut le mien à la réception de ce message, j'en pâlis, et une cruelle angoisse me serra le cœur... Si près de ma première communion, ma conscience murmura... C'est un péché mortel! et si ma mère surprenait ces boutons, quelle punition serait la mienne!

Nous étions élevés très sévèrement, tenus à distance, peu caressés, souvent grondés, et l'on nous inspirait des sentiments religieux qui, grâce à nos natures exaltées, dégénéraient en fanatisme, nous faisant aspirer à la vie du cloître, au sacerdoce ou au martyre.

Je consultai mon amie, ma confidente, en lui demandant de venir à mon secours dans une circonstance qui me causait tant de perplexités. La vue des boutons la terrifia, rien ne lui avait paru aussi grave. Cependant son amitié lui dicta de m'offrir de les cacher dans son pupitre.

Combien je fus touchée de son dévouement, mais je ne voulus pas l'accepter; nos maîtresses pourraient les découvrir: nous en frissonnions.

La nuit je les cachai sous mon oreiller et ils m'empêchèrent de dormir, le jour suivant je les promenai, avec les craintes d'un possesseur de trésors, du dortoir au réfectoire, du réfectoire à la classe, ne sachant où les mettre en sûreté.

Le lendemain, on nous annonça que notre entrée en retraite étant proche, nous allions nous confesser.

Nouvelle terreur! Il me fallait avouer cette faute, mortelle certainement, et de quel nom l'appeler?

Nous consultons aussitôt avec avidité ces livres intitulés *Formulaires de conscience*, qu'on devrait bien ne jamais laisser entre les mains des enfants... Le cas n'avait

pas été prévu. Un moment nous le crûmes contenu dans ces mots affreux, bien faits pour troubler des âmes aussi pures, aussi naïves, aussi innocentes que les nôtres: illicite, fornication, concupiscence, sacrilège, etc. Nous cherchâmes en vain dans notre dictionnaire, dont par bonheur nous ne comprenions pas l'explication; mon amie pensait sérieusement que c'était peut-être le mot adultère qui l'exprimerait... Dans le doute, j'eus le bon esprit de m'abstenir.

Voici le moment d'aller à l'église et aucune résolution n'est arrêtée: mon inquiétude augmente.

On nous fait mettre de longs voiles: d'habitude c'était un grand plaisir, mais il me trouva insensible.

A notre arrivée dans la chapelle, l'orgue retentissait, l'encens remplissait l'atmosphère, les chants religieux et les prières s'élevaient vers le ciel... Je fléchis les genoux, essayant de me recueillir et d'élever mon âme vers Dieu. Hélas! je ne voyais que les boutons de Théodore scintiller dans mon esprit troublé.

(A suivre.)

Un violoniste était invité à dîner chez un maire de village. La conversation tomba sur la musique, et notre hôte demande au maire: « Aimez-vous Rossini? »

Le maire, qui ne comprend rien à la question, mais qui ne veut point paraître embarrassé, répond avec un air de profonde conviction: « Rossini, je l'adore! j'en suis fou! »

— Que pensez-vous de son *Barbier*?

— Ah! son barbier, je ne le connais pas; je me rase moi-même.

Un journaliste de Paris compte ses maux à son docteur: Névrose, insomnie, gastralgie et toute la kyrielle de ce qui constitue la *parisianité aiguë*.

Le docteur hoche la tête: « Mon cher, lui dit-il, les remèdes sont impuissants ici; ne veillez pas, soyez sobre; pas de vin de Champagne, pas d'alcool, pas de théâtre... Bref, rétablissez-vous par l'hygiène.

— Oui, docteur, vous avez raison. Mais le malheur, c'est qu'ou il y a de l'hygiène, il n'y a pas de plaisir.

Réponse d'un paysan à un médecin:

« Ah! vous savez, nous autres pauvres gens, nous mourons nous-mêmes. »

*Réponse au problème précédent*: Chaque Grâce avait 12 oranges, ou 24, ou 36, etc., c'est-à-dire un multiple de 12, et elle en a donné 1, ou 2, ou 3, etc., à chaque Muse. — Ont répondu juste: MM. Pavillon, à Coinsins; Alf. Lugrin, au Sentier; Chappuis, à Bursins; Bastian, à Forel; Girardet, à Genève; Crottaz, à Romanel; Fleury, à Bière; Crottaz, à Dailens; Guilloud, à Champagne.

**Problème.** — Un lion de bronze jette de l'eau dans une fontaine, par la gueule, par les yeux et par le pied droit. L'ouverture de la gueule remplirait seule le bassin en 6 heures; par l'œil droit, il le remplirait en 2 jours; par l'œil gauche, en 3, et par le pied droit en 4 jours. On lui fait jeter de l'eau par toutes ces ouvertures, et l'on ouvre un robinet capable de vider le bassin en 12 heures. Combien faut-il de temps pour que le bassin soit rempli?

L. MONNET.